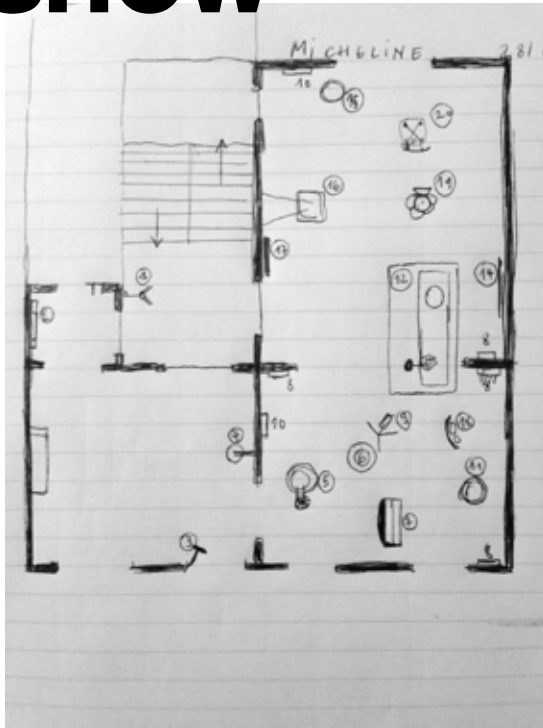


A FORMAL MODEL / AN INHIBITION SHOW

Regarde, la jachère.
Ce souvenir, c'est celui d'une
saucière ?
Pas du tout, c'est une chaise.
Mais elle est rose.
Je ne crois pas, non.
Vous êtes comme l'azure,
délavé : négatif.
C'est un point de vue.

Joseph Pellerin,
Dentelles [extrait], 1913.



Koenraad Dedobbeleer,
dessin, 2015,

crédit photo : Courtesy de Koenraad Dedobbeleer
& Galerie Micheline Szwajcer

**KOENRAAD
DEDOBBELEER
A FORMAL MODEL /
AN INHIBITION SHOW**

GALERIE MICHELINE SZWAJCKER
67 RUE DE LA RÉGENCE
1000 BRUXELLES
WWW.GMS.BE
JUSQU'AU 5.03.16

Camus écrivait: "le formalisme peut parvenir à se vider de plus en plus de contenu réel, mais une limite l'attend toujours... Le vrai formalisme est silence"¹. Qui ne prendrait pas suffisamment le temps d'apprécier l'œuvre de KOENRAAD DEDOBBELEER pourrait croire au formalisme en découvrant l'exposition *A formal model*, présentée à la galerie Micheline Szwajcer cet hiver. Mais ce titre, une fois complet, est autrement nuancé: *A formal model / An inhibition show*.

Comme toujours, la façon dont l'artiste titre ses œuvres ou expositions révèle un trait d'humour ou d'ironie : autant d'aphorismes absurdes qui évoquent – voire singent – des considérations esthétiques sur l'art et la culture, sans vraiment éclairer la proposition artistique.

Dénonçant le réflexe ou la nécessité du commentaire, cette démarche qui consiste en une association fortuite entre titre (des

fragments de texte empruntés à ses lectures) et œuvre amène un brin de dérision, une fois dépassée l'apparente radicalité formelle de l'ensemble exposé.

Pour autant, il s'agit bien d'un exercice formel auquel se livre ici Dedobbeleer (°1975) qui investigate, reprend, décline la forme du cercle et de la sphère, au fil des pièces. Ses sculptures fonctionnent le plus souvent comme des volumes-simulacres rappelant des objets fonctionnels, domestiques, mais leur déplacement dans le contexte de l'exposition les libère de leur fonction d'usage. À la jonction de la sculpture et du design, l'œuvre s'offre à l'interprétation dans une ambiguïté déstabilisante. Les déplacements et détournement "donnent lieu" à des structures qui organisent l'espace par une approche sensible des formes, engageant une réflexion sur leur histoire, leurs conditions de production économiques et industrielles (le choix et la présence de chaises Thonet, pionnier du design industriel, n'a en cela rien d'anodin).

Ces formes, issues de la sphère domestique, gardent la mesure du cadre duquel elles ont été extraites. Les dimensions de l'espace où elles sont conceptualisées influent sur la proportion des œuvres, autant que le lieu qui les accueille. Car l'artiste manifeste un intérêt systématique pour le contexte d'exposition. La conception des pièces, leur choix et leur agencement répond à l'histoire et au potentiel spatial de l'architecture qu'elles habitent. Ici c'est l'impression du *living room* qui domine ; une mesure, une échelle qu'a tenu à respecter l'artiste. Cette manière d'habiter l'espace d'objets non fonctionnels mais identifiables dans une sorte d'amnésie est une belle manière de déjouer la perception trop moderniste d'un espace d'exposition prétendument neutre. L'œuvre de Dedobbeleer, contextuelle, décontractée (presque "amusée"), n'est définitivement pas formaliste – "formel n'est pas formaliste" nuance-t-il.

Outre les pièces sculpturales, mais aussi sérigraphiques, l'exposition dévoile une série photographique, projetée, reproduisant, à un an d'intervalle, une même situation, un même lieu, à savoir l'atelier de l'artiste (une attention est portée à la table de cuisine, par exemple). Dedobbeleer affectionne la photographie, un champ de recherche pour lui récent et qui, par l'usage d'un procédé manuel et technique, celui de la chambre photographique, confère à la démarche un aspect d'un autre temps. Récemment, chez (S)IC, l'artiste avait déjà exposé deux séries figurant des ateliers, lieux de travail autant que de vie, offertes en une subtile allégorie de la sculpture. En documentant pour les dévoiler ces espaces, il témoigne encore de son intérêt et de sa sensibilité pour la question architecturale. Celle-ci se trouve d'ailleurs au cœur du fanzine *UP* dont il est le co-fondateur. Ce projet qui lie l'architecture à sa photographie atteste d'un autre champ de prédilection : l'édition. Le livre d'artiste est un médium qui se prête particulièrement à cette approche visuelle, mêlant citations d'objets, éléments architecturaux et sculpturaux, en un système par lequel les formes se répondent, s'imbriquent, par affinité ou différence, similitude ou frottement. Une fois encore l'enjeu dépasse la seule obsession formelle : par un jeu de références et autant de suggestions allégoriques, ces propositions mettent en perspective les forces historiques et institutionnelles qui déterminent la production et la réception de l'art.

La vingtaine de pièces qui constituent le "modèle formel" de cet "inhibition show" rend compte d'une capacité à transfigurer l'ordinaire et ses objets, à détacher ceux-ci de leur place, de leur définition, pour produire une perturbation, un tressaillement, une occasion d'attention. C'est en cela que Koenraad Dedobbeleer convoque notre regard, cette attention particulière qui dans son exercice parvient à isoler les détails, objets, choses, de leur propre cadre, pour les métamorphoser et les inscrire, avec ironie parfois, dans un contexte autre, où se raconte l'histoire des formes. Une histoire décomplexée, sans gravité, drôle, peut-être, nous confie-t-il, car si l'art peut être sérieux, il ne doit pas l'être trop.

Sébastien Biset

¹ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1972, p. 332.